

CÉCILE LADJALI

Shâb ou la nuit

ROMAN

un endroit où aller

ACTES SUD

*... la mort de chaque homme com-
mence avec celle de son père.*

ORHAN PAMUK

La pouponnière en Suisse

TRÈS TÔT on m'expliqua que j'étais *née dans une grande maison en Suisse*. Qu'il y avait des enfants qui naissaient dans les ventres et d'autres *dans les grandes maisons*. Je tirai de cette vérité originelle me concernant une sorte d'orgueil tout aristocratique. Les grandes maisons c'était quand même beaucoup mieux que les gros ventres sales et mous en lesquels certains bébés avaient la malchance de croître. Et puis la Suisse restait un territoire idéal, pas vraiment terrestre, recouvert d'une neige tiède comme du lait. Une sorte de lieu intermédiaire, situé au seuil de la vie, où la nuit n'était qu'une fente ouverte sur le jour au sein duquel, un matin, la peur nous expulsait.

Le 4 décembre 1971, Robert et Julie sautèrent dans le train des wagons-lits gare de Lyon pour se rendre en Suisse chercher leur

filles. Ils voyagèrent de nuit. Le contrôleur passa dans leur compartiment pour poinçonner leur titre de transport. – Il a une bonne tête, pensa Robert. – C'est de bon augure, ajouta Julie. À 8 h 30, ils furent réveillés par la lumière argentée que réfléchissait le lac Léman. Le train entra en gare de Lausanne. Sur le quai, le froid était brillant.

Ils avaient retenu une chambre à l'hôtel du Lac. Ils y déposèrent leurs affaires sans prendre le temps de déballer leur unique bagage. Un couffin sous le bras, dans lequel était pliée une petite couverture rose et couché un lapin bleu, ils se rendirent à pied à la pouponnière *Le Cercle*. L'établissement était situé sur les hauteurs de la ville, juste sous le glacier d'Argentière.

Quand ils entrèrent dans le bureau de la directrice, le temps s'arrêta. Les aiguilles des horloges tournaient à l'envers pour tricoter un drôle de chandail à leur cœur. Une sorte de linceul pour leur vie d'avant. Ils mouraient à eux-mêmes. Ils allaient rencontrer l'autre. Celle qui ferait que le soir suivant, ils ne se reconnaîtraient plus dans le miroir. Mme Philibert était une femme joviale au beau visage poupin, auquel on ne pouvait

donner d'âge. À cela s'ajoutait une paire d'yeux bleu *lac Léman*, assorti au chemisier en soie qu'elle portait sur une jupe droite en tweed. Elle leur serra chaleureusement la main et leur demanda s'ils avaient fait bon voyage. Sa voix était douce et calme, marquée d'un léger accent helvète. La bienveillance teintée de chic suranné de cette femme ne suffit pas à rassurer Julie et Robert dont le cœur battait si fort qu'ils avaient tous les deux la sensation physique que le précieux organe allait sortir de leur cage thoracique pour continuer à exercer ses pulsations sur le plancher. C'était peut-être déjà le signe que leur propre cœur ne leur appartenait plus.

— On va se rendre à l'étage pour faire connaissance avec Roshan. Il est 11 heures. Les nurses doivent lui donner le biberon. Si vous le voulez, vous pourrez le faire, proposa Mme Philibert au couple. Ni Jeanne ni Robert ne répondirent. Parfaitement mutiques, ils se contentèrent de répondre par un petit signe d'acquiescement de la tête et surtout se retinrent de pleurer. En montant les escaliers, ils crurent à l'infinité du nombre de marches et une fois sur le palier des dortoirs, pensèrent que le sang dans leurs artères, l'air et la raison les avaient abandonnés : tous

leurs membres étaient gourds, ils suffoquaient et avaient l'impression d'être fous.

Mme Philibert ouvrit doucement la porte vitrée du dortoir. Une odeur acide de lait à laquelle se mêlait celle du désinfectant flottait dans l'air. Il y avait un nombre extraordinaire de petits lits blancs en fer dans cette chambre. Robert pensa qu'ils ne trouveraient jamais leur fille au milieu d'une telle moisson d'âmes en langes. Julie fut instinctivement attirée par le mur du fond, celui où il y avait la fenêtre et dans son cadre un grand maronnier. Elle dépassa Mme Philibert, sentit à nouveau le sang irriguer ses veines, et s'immobilisa devant l'un des lits où une petite fille brune jouait avec son hochet :

C'est elle, n'est-ce pas ? C'est notre fille ?

Oui. Ainsi vous l'avez reconnue.

Elle est encore plus jolie que sur la photo que vous nous aviez envoyée, dit Robert au bord des larmes.

Bonjour Cécile, c'est maman.

Petite chérie, c'est papa. On va rentrer à la maison tous les trois.

La nurse apporte les biberons, donnez-lui le sien si vous le souhaitez, proposa Mme Philibert.

Alors Julie se pencha sur le lit et prit l'enfant. Ce fut la première fois que ses mains touchèrent le corps de sa fille qui se pressa spontanément contre la peau douce et parfumée de sa mère. Elle chercha le creux du cou, sa chaleur poudrée de femme, pour dormir.

C'est incroyable, elle dort dans mes bras. Si vite. Elle n'a même pas protesté, dit Julie.

Je pense qu'elle vous *attendait*.

Vous lui aviez expliqué quelque chose ? demanda naïvement Robert.

Ce n'était pas la peine. Elle attendait depuis son arrivée dans cette chambre. Elle attendait d'être prise comme attendent tous les autres petits qui dorment ici.

Est-ce que je peux la coucher dans son couffin ?

Bien sûr. Il est grand temps de lui faire découvrir le monde, à cette demoiselle. Redescendons un instant au bureau pour compléter son dossier, encore quelques signatures et vous êtes parents.

Mme Philibert leur remit les papiers de l'enfant, redit au couple que l'adoption ne deviendrait plénière que dans un an et que, d'ici là, ils avaient pour unique tâche d'aimer Cécile.

Oh ce sera facile, madame Philibert.

Alors il ne me reste qu'à souhaiter une belle et longue route à la petite, en France, et à vous remercier.

C'est nous, madame Philibert. C'est nous.

Robert portait le couffin où la petite fille dormait profondément sous la couverture rose à côté du lapin bleu. Le couple rejoignit l'hôtel. Il y avait loué une chambre au cas où les choses auraient pris du temps. Mais à présent que Cécile était avec eux, ils ne souhaitaient plus s'attarder.

Ils avaient peur, peur qui devint constitutive de leur personne par la suite. Ils ne redoutaient rien autant qu'on me reprenne et qu'aux yeux du monde entier leur situation semblât illégale. Ils développèrent très tôt le sentiment que leur amour était illégitime. Un amour de contrebande en somme. Tante Dorine, la sœur de Robert, me raconta que pendant des années mon père était venu me voir dormir et qu'en me regardant couchée à côté du lapin bleu il avait pleuré en silence des nuits entières.

Cécile. Quelle drôle d'idée d'avoir choisi un prénom de sainte aveugle. Patronne des musiciens, mais harmonie sans yeux. Un peu

comme les serins, pauvres piafs à qui l'on a crevé le cristallin pour qu'ils chantent. Si Julie et Robert avaient une très mauvaise oreille, leur plan fut d'une efficacité redoutable : m'aveugler avec un prénom français qui m'interdirait de regarder en arrière – les statues de sel si monstrueuses – et le cas échéant empêcherait les questions incongrues – le sphinx et ses dents.

Après un repas léger pris au restaurant devant la grande baie vitrée ouverte sur le lac Léman puis donné son premier biberon à Cécile, ils rejoignirent la gare et montèrent dans le wagon-lit qui les ramènerait vers leur douillet duplex du faubourg Saint-Germain.

Quand il passa dans le compartiment, le contrôleur reconnut le couple :

Vous ne l'aviez pas cette petite merveille à l'aller ? taquina-t-il, en regardant le couffin où l'enfant dormait.

Eh bien non. C'est notre fille, elle est belle, n'est-ce pas ? chuchota Robert, en même temps qu'il tendit fièrement les papiers de l'enfant.

Je vous souhaite tout le bonheur du monde. Bonne nuit.

Le contrôleur était habitué à voir des couples français repartir avec des bébés. En

Suisse, il existait donc un Charon heureux qui faisait passer les hommes impatients d'une rive à l'autre vers la lumière. Un maître des ombres capable d'adoucir l'enfer des gens tristes.